

**Zeitschrift:** Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera  
**Herausgeber:** Schweizerische Gesellschaft für Geschichte  
**Band:** 24 (1974)  
**Heft:** 3

**Artikel:** Éléments traditionnels et interventions personnelles : dans les textes annalistiques et historiographiques relatifs à l'expédition franque de 778 en Espagne  
**Autor:** Aebischer, Paul  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-86220>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 23.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## ÉLÉMENTS TRADITIONNELS ET INTERVENTIONS PERSONNELLES

### DANS LES TEXTES ANNALISTIQUES ET HISTORIOGRAPHIQUES RELATIFS À L'EXPÉDITION FRANQUE DE 778 EN ESPAGNE

Par PAUL AEBISCHER

Traitant récemment de la mythification – s'il m'est permis d'inventer ce néologisme – des données historiques ayant trait aux faits qui constituent la base de la *Chanson de Roland*, et particulièrement de ses débuts, j'ai observé que, si paradoxal que cela puisse paraître, «elle a trouvé, non seulement un terrain de culture, mais certains éléments primordiaux, essentiels, dans l'ambiance même de la cour carolingienne, c'est-à-dire dans le souci de la censure impériale de cacher le désastre des Pyrénées, d'en minimiser les conséquences, de conserver au roi sa réputation de chef invincible»... Lorsque les *Annales Mettenses priores* disent de Charles que «victor in patriam reversus est», «nous ne sommes plus dans l'histoire, mais bien dans la légende, dans une atmosphère mythique». Et j'ajoutais que «lorsque les *Annales Mettenses posteriores*, suivies par Reginon, racontent qu'après le siège de Saragosse, «*territi Saraceni, obsides dederunt, cum immenso pondere auri*», cette rançon, dont on ne comprend pas très bien le pourquoi, n'est qu'un élément mythique dont au surplus on peut retrouver des traces, utilisées tantôt d'une manière, tantôt d'une autre».

Dans le cours de mon livre, j'ai eu forcément l'occasion de noter les innovations pseudo-historiques les plus saillantes que l'on ren-

contre dans les mentions des annalistes – dénomination que j'utilise *lato sensu*, puisque je fais entrer dans cette catégorie des historiens comme Eginhard ou l'Astronome limousin, un poète comme le Poeta Saxo, des textes sensiblement plus tardifs comme la *Chronica Seminense* ou la *Nota Emilianense* – : mais j'ai pensé qu'il ne serait pas hors de propos de reprendre l'ensemble de ce petit problème de critique de texte, en tenant compte aussi bien des éléments stables qu'ils fournissent que des innovations qui les distinguent les uns des autres.

Il importe avant tout, me semble-t-il, pour disposer d'un tremplin de départ relativement sûr, de résumer ce que l'on sait, ou plutôt ce que l'on croit savoir, aujourd'hui, après les recherches d'Abadal<sup>1</sup>, celles moins poussées de Menéndez Pidal<sup>2</sup>, auxquelles je me suis permis d'ajouter quelques détails ou de procéder à quelque rectification<sup>3</sup>, sur l'expédition de 778. Le fait incontestable est que la dite expédition a répondu à une sollicitation des Arabes de la vallée moyenne de l'Ebre, qui avaient chargé deux au moins de leurs plus illustres représentants, ceux que les annalistes appellent Ibinalarabi et le «filius Deiuzefi», c'est-à-dire Sulaiman ibn Yakzan ibn al-Arabi, qui était gouverneur de Saragosse, avec juridiction sur Barcelone, Gérone et autres lieux<sup>4</sup>, et l'un des fils – probablement Abu l-Aswad<sup>5</sup> – de Yusuf ibn Abd al-Rahman al Fihri, élu gouverneur de l'Espagne en janvier 747, et assassiné en 759 à 760 par des sicaires d'Abd al-Rahman I<sup>er</sup>, l'usurpateur umaiyade, de demander au roi des Francs, lors du plaid de Paderborn de 777,

---

<sup>1</sup> R. DE ABADAL, «La expedición de Carlomagno a Zaragoza en 778. El hecho histórico, su carácter y su significación», in *Coloquios de Roncesvalles. Publicaciones de la Facultad de Filosofía y Letras de Zaragoza*, ser. II, núm. 3, Zaragoza 1956, pp. 3–33.

<sup>2</sup> R. MENÉNDEZ PIDAL, *La Chanson de Roland et la tradition épique des Francs*, 2<sup>e</sup> édit., Paris 1960, pp. 181–230. Cet ouvrage sera désormais cité par le seul nom de son auteur.

<sup>3</sup> P. AEBISCHER, *Préhistoire et protohistoire du Roland d'Oxford*, in *Bibliotheca romanica condita a W. von Wartburg edita a C. Th. Gossen. Series prima, Manualia et commentationes*, XII, Berne 1972, pp. 13–92. Cet ouvrage sera désormais cité sous la simple mention de *Préhistoire*.

<sup>4</sup> *Préhistoire*, p. 39.

<sup>5</sup> *Préhistoire*, p. 40.

de les aider contre les entreprises de ce dernier. Car si les walis de la vallée de l'Ebre s'opposaient aux agissements d'Abd al-Rahman I<sup>er</sup>, c'était bien moins par fidélité envers les autorités abbassides de Bagdad que par intérêt personnel. Ce à quoi ils tenaient par dessus tout, c'était de continuer, hors de l'atteinte de leurs supérieurs du Moyen-Orient, à jouir de toutes leurs prérogatives. Or l'éviction d'Abd al-Rahman était pour eux une nécessité absolue, car ils ne savaient que trop que l'Umayyade n'avait pas le pardon facile, et qu'il savait se venger et se débarrasser de ceux qui lui faisaient opposition.

Ce que Sulaiman et Abu l-Aswad venaient offrir à Charles, ce n'était pas seulement, comme on l'a dit, de constituer au sud des Pyrénées un quelconque glacis pour son royaume : c'était rien moins que la souveraineté sur toute l'Espagne, c'est-à-dire un Al-Andalus vassal, dont le chef, héritier légitime des abbassides, aurait naturellement été Abu l-Aswad. Et ce qu'on lui demandait en contrepartie, c'était une aide effective dans la reconquête des territoires indûment tenus par Abd al-Rahman, dont la situation, en cette année 777, n'était du reste pas des plus brillantes. Mais comme Charles n'avait nul intérêt à ce que l'on sût dans le monde chrétien qu'il utilisait ses forces militaires pour soutenir des Arabes contre d'autres Arabes, et comme Sulaiman et ses partenaires ne tenaient pas non plus à proclamer qu'ils recouraient au roi des Francs pour les aider dans leur lutte contre Abd al-Rahman, les historiens arabes s'en tinrent à quelques détails anodins<sup>6</sup>, alors que les annalistes francs imaginèrent de vagues raisons religieuses, comme celle, pour le roi, de voler au secours des chrétiens d'Espagne.

Le reste de l'année 777 et les premiers mois de 778 ayant été employés aux longs préparatifs nécessaires, les troupes franques passèrent les Pyrénées en deux points. Nous savons en effet, que, sans doute par le col du Perthus, des contingents de Burgondes et d'Austrasiens, de Bavarois, de Provençaux et de Septimaniens, dont on ne dit pas par qui ils étaient commandés, se dirigèrent vers Saragosse, tandis que, peut-être par Roncevaux,

---

<sup>6</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 188.



Charles, à la tête de troupes qui ne pouvaient être formées que de Neustriens et d'Aquitains, arrivait devant Pampelune. Que s'y passa-t-il? Les textes varient considérablement sur ce point: tandis qu'Eginhard ne le touche même pas, et qu'il en est de même de l'Astronome, un certain nombre d'annalistes se contentent de noter l'arrivée de Charles dans cette ville. «Ad Pampilonam urbem pervenit», disent les *Annales Mettenses priores*; «venit autem primo ad Pampilonam civitatem», lisons-nous dans les *Annales Mettenses posteriores*. De même les *Annales royales* jusqu'en 801 signalent simplement le passage du souverain «per Pampilonam», tandis que celles qui s'étendent jusqu'en 829 précisent que «primo Pompeionem oppidum adgressus, in deditionem accepit». Le Poeta Saxo, par contre, nous dit que Charles «ad Pompelonem... veniens id coeperat armis», passage dans lequel nous entendons un son de cloche nouveau, la prise de la ville, enregistrée du reste aussi dans les *Annales Laureshamenses* jusqu'en 803, puisqu'elles disent qu'il «conquesivit civitatem Pampalonam», et encore par les *Annales Laurissenses minores* qui vont jusqu'en 817 et qui mentionnent que «Karolus contra Saracenos Pompalonam civitatem capit». Précision à laquelle font écho les *Annales Petaviani*, quand elles relatent que Charles «adquisivit civitatem Pampalona», de même que le *Chronicon Moissiacense*, qui va jusqu'en 810, et qui dit que le roi «conquisivit civitatem Pampalonam».

En résumé, y a-t-il eu, ou n'y a-t-il pas eu d'action militaire des troupes franques s'étant terminée par la prise de la ville? L'occupation de Pampelune s'est effectuée de manière tout à fait pacifique, et l'idée de la conquête par la force n'a trouvé place sous la plume des annalistes qu'en un second moment, et sous une double influence: on voulait d'une part écarter toute idée de connivence entre Charles et les chefs arabes – connivence qui éclatait si l'on disait que la ville avait été occupée pacifiquement, ou que sa reddition était purement symbolique –, et de l'autre on tendait à faire croire à des conquêtes de l'armée franque dans la région. C'est pourquoi, par un souci exagéré du raccourci, on conjugua, dans les annales brèves, l'idée de l'occupation de Pampelune lors de l'entrée de l'armée royale en Espagne, et celle de la destruction de la dite ville lors de la retraite de la même armée, à la

veille de la bataille de Roncevaux. Notons du reste que presque chaque rédacteur d'annales – je parle ici des annales brèves – raconte l'épisode à sa façon, l'un usant d'un mot et l'autre d'un autre: «conquisivit civitatem Pampalonam» disent les *Annales Laureshamenses* jusqu'en 803, tandis que les *Laurissenses minores*, qui vont jusqu'en 817, assurent que le roi «Pampalonam civitatem capit», les *Annales Petaviani* édulcorant même en écrivant que le dit roi «adquisivit civitatem Pampalonam». Tout se passe donc comme si nos compilateurs d'annales brèves avaient bien réduit à un fait unique le double rôle de Pampelune dans l'expédition de 778; mais que, conscients du changement qu'ils pratiquaient, ils avaient, pour tranquilliser en quelque sorte leur conscience, usé de verbes, disons, à sens plutôt flou, *adquirere*, *capere* ou au plus *conquerere*.

Il était tout naturel que ce fût à Pampelune, c'est-à-dire dans la première des villes situées plus ou moins sous l'obédience des walis anti-umaiyades du bassin de l'Ebre<sup>7</sup>, que Charles reçût de ces derniers les otages qui devaient l'assurer, non seulement de la bonne foi, mais surtout de la collaboration de ces alliés occasionnels. Le principal des chefs arabes était forcément, selon les *Annales Mettenses priores*, jusqu'en 805, Abinolarbi – que, je le répète, nous désignons par le nom de Sulaiman –, puisqu'il était le caudillo sarrasin le plus important de la région. Mais il était flanqué, selon le même texte, d'Apotauro, c'est-à-dire d'Abu-Thawr, wali de Huesca. Rien de plus naturel qu'il ne soit pas question de ce personnage que nous connaissons bien et que notre annaliste appelle «Withseui qui latine Ioseph nominabatur»: si importante qu'eût été sa participation au soulèvement projeté contre Abd al-Rahman, il n'avait pas lui-même de juridiction territoriale, n'étant qu'un réfugié politique, et il ne pouvait donc collaborer matériellement à l'expédition franco-arabe que l'on projetait. Que d'autres chefs encore aient fourni des otages, et que les deux personnages dont nous connaissons les noms n'aient été que les plus importants, c'est ce qui n'est certes pas impossible: les *Annales royales* jusqu'en 801, c'est un fait, ont la phrase «obsides receptos de

---

<sup>7</sup> Voir sur ce point ma *Préhistoire*, pp. 51–54.

Ibinalarabi et de Abutauro et de multis Sarracenis». En ce qui concerne les noms de ces otages, les annales plus étendues sont muettes, et ce n'est, chose curieuse, que par le groupe des annales brèves – c'est avec raison que Menéndez Pidal a observé que ces annales brèves «sont un peu mieux renseignées sur les Sarrasins que les Annales étendues»<sup>8</sup> –, c'est-à-dire par les *Annales Laureshamenses* jusqu'en 803, par les *Laurissenses minores* jusqu'en 817, que nous apprenons qu'Abitaurus «dedit... obsides fratrem suum et filium», détail qui figure également dans le *Chronicon Moissiacense* qui va jusqu'en 818.

Mais si la remise des otages à Pampelune est un fait qui s'explique logiquement, il n'en est pas moins vrai que cette version n'a pas été accueillie par toutes les annales. Et il est curieux, à ce propos, de comparer les deux textes des *Annales Mettenses*. Tandis que les *Annales... priores*, après avoir relaté la jonction des deux armées franques sous les murs de Saragosse, ajoute que «in qua expeditione obsidibus receptis ab Abinlarbi et Apotauro...» le roi «victor in patriam reversus est», sans que l'auteur ait précisé où avait eu lieu la cérémonie de la remise des otages, voici que les *Mettenses posteriores* donnent un autre son de cloche lorsqu'elles disent que «obsidione itaque cincta Cesaraugustam civitate, territi Sarraceni, obsides dederunt, cum immenso pondere auri». Nous sommes donc ici – il est vrai que les deux versions sont séparées dans le temps par près d'un siècle – en présence de deux éléments nouveaux, puisque la remise des otages a lieu à Saragosse, et qu'elle est accompagnée d'une autre remise, celle d'une immense quantité d'or, effectuée par les Sarrasins épouvantés, ce «territi» ne pouvant se comprendre que si l'on admet que les Saragossois assiégés n'ont vu de salut que dans le départ des Francs, qui levèrent le siège au prix d'une somme très considérable.

Ces deux éléments, nous les retrouvons tels quels dans la *Chronique* de Reginon, terminée en 906, c'est-à-dire trois ans après que le furent les *Annales Mettenses priores*: ce texte historique dit en effet que «obsidione itaque cincta civitate, territi Sarraceni, obsides dederunt et immensum pondus auri»; après quoi les Francs repri-

---

<sup>8</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 529 et, plus généralement, p. 182.

rent le chemin du nord, expulsant les Musulmans de Pampelune et détruisant les murs de cette ville.

S'il est probable – nous reviendrons sur ce point important – que le thème de l'«*immensum pondus auri*» est relativement récent, et s'il est logique et vraisemblable, je le répète, que la remise des otages par les walis arabes a dû se faire au moment où Charles était entré en Espagne, c'est-à-dire à Pampelune, il est certain aussi que la variante consistant à placer cette remise à Saragosse est fort ancienne, étant donné qu'elle est attestée par les *Annales royales* qui vont jusqu'en 801, ainsi que par les *Annales royales* qui s'étendent jusqu'en 829. Les premières, en effet, après avoir dit que le souverain franc «*perrexit usque Caesaraugustam*» et que les deux armées y opérèrent leur jonction, ajoute ceci: «*ibi obsides receptis de Ibinalarbi et de multis Sarracenis... reversus est in partibus Franciae*». Et, de la même façon, le second de ces textes nous apprend que Charles «*Caesaraugustam praecipuam illarum partium civitatem accessit, acceptis que quos Ibinalarabi et Abuthaur, quosque alii quidam Sarraceni obtulerant obsidibus, Pompelonem revertitur*». Tradition divergente qui paraît s'être imposée, puisque c'est elle qu'adopte le Poeta Saxo, qui écrit son *De gestis Caroli Magni* entre 883 et 891<sup>9</sup>, quand il nous fait savoir qu'après avoir traversé l'Ebre – la ville de Saragosse s'étendant sur la rive droite de ce fleuve, et non sur la gauche –

Cesaris Augusti quondam de nomine dictam  
Urbem praecipuam terris penetravit in illis

et que

Acceptis tamen obsidibus, quos Ibinalarbi  
Iam dictus pariter que sua de gente fideles  
Illustresque viri dederant, sic inde recessit.  
Ac Pompelonem rediens...

Ce qui est important est que si ce texte, tout comme les *Annales royales*, situe la scène de la remise des otages devant Saragosse, il n'y ajoute pas, ainsi que le font les dites *Annales*, celle du don d'une grande quantité d'or. Nous avons donc là la preuve que

---

<sup>9</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 295.

ces deux thèmes n'ont été conjugués qu'à une date relativement récente, et que le second est sensiblement postérieur au premier. S'il est vraisemblable, comme l'a dit Halphen, que la partie des *Annales laurissenses maiores* qui traite de l'expédition d'Espagne daterait de l'année 791<sup>10</sup>, et étant donné que ce texte lui aussi place à Saragosse la scène de la remise des otages, il s'en suivrait que treize ans au plus après les événements on avait déjà transposé la dite scène de Pampelune à Saragosse, alors que l'adjonction de l'immense poids d'or n'aurait eu lieu qu'à l'extrême fin du IX<sup>e</sup> siècle, le fait étant, en tout état de cause, que le Poeta Saxo ne la connaît pas.

Essayons maintenant de voir pour quelles raisons la scène des otages a émigré de Pampelune à Saragosse. Logiquement, ce phénomène peut s'expliquer par le fait que très tôt déjà les annalistes n'ont pas compris, ou n'ont pas voulu comprendre, la nécessité pour Charles de recevoir des chefs sarrasins les otages en question. Et s'ils n'ont pas voulu comprendre, c'est qu'ils ont refusé de voir dans le roi des Francs un allié, même occasionnel, des Sarrasins d'Espagne. Etant donné qu'ils partent de cette prémisse que Charles a franchi les Pyrénées dans le but de guerroyer contre l'Islam, il s'ensuit que Pampelune était la première ville ennemie qu'il rencontrait sur son chemin : mais c'est que les ennemis n'avaient aucune raison de remettre des otages aux assaillants. Dans cette perspective, en un mot, le détail de la remise des otages par Sulaiman et Abu Thawr non seulement n'avait aucun intérêt, mais il était inutile, superflu et manifestement incompréhensible. Et cependant nos annalistes n'ont pas estimé pouvoir le négliger : ils se sont contentés, plus ou moins intelligemment, de l'utiliser à la place qui leur paraissait convenable, c'est-à-dire devant Saragosse. Impossible en effet de prétendre que le roi franc s'était emparé de la ville : chacun savait que ce n'avait pas été le cas : nous en avons une preuve, bien plus tard, dans les premiers vers du *Roland* d'Oxford. Ils ont donc imaginé – ce qui était d'ailleurs partiellement exact – que Charles et les siens avaient mis le siège

---

<sup>10</sup> L. HALPHEN, *Etudes critiques sur l'histoire de Charlemagne*, Paris 1921, p. 14.



devant la ville et, ne sachant pas ou ne voulant rien savoir de Sulaiman et de son lieutenant Al-Hussain ibn Yahya al-Ansari qui se refusa à consigner à son chef, et par ricochet à Charles, l'allié de ce dernier, la ville dont il avait momentanément la garde, nos annalistes imaginèrent – thème qui n'apparaît pas encore dans les *Annales Laurissenses maiores*, ni non plus dans les *Mettenses* jusqu'en 805, mais que l'on rencontre pour la première fois dans les *Mettenses posteriores* jusqu'en 903 – que, parce que poussés par la terreur, les Sarrasins «obsides dederunt». Mais, estimant que ce geste ne suffisait pas pour que Charles eût pu renoncer à prendre Saragosse, ils corsèrent la scène au moyen de l'«*immensum pondus auri*».

Ce double détail – et le second plus encore que le premier – eut un gros succès. On le retrouve en effet, et presque mot pour mot, dans la *Chronique* de Réginon, terminée en 906 : mais c'est en Espagne surtout qu'il donna lieu à des développements inattendus. Si l'écrivain qu'on appelait le Moine de Silos, dénomination à laquelle Menéndez Pidal a préféré avec raison la dénomination de Moine Seminense, parle encore de Charlemagne qui, s'étant approché de Saragosse – «*cum Cesaraugustam civitatem accessisset*» –, il est beaucoup plus précis quand il dit ensuite que «*more Francorum auro corrupto absque ullo sudore pro eripienda a barbarorum dominatione sancta ecclesia, ad propria revertitur*<sup>11</sup>». Détails que souligne encore la *Nota Emilianense*, qui raconte ainsi les faits relatifs à Saragosse : «*Contigit ut regem cum suis ostis pausabit in Cesaragusta; post aliquantulum temporis, suis dederunt consilium ut munera acciperet multa, ne affamis periret exercitum, sed ad propriam rediret*<sup>12</sup>.»

Il n'est certes pas facile d'interpréter exactement tous les éléments réunis dans la *Nota*. Si la phrase «*venit Carlus ad Cesara-*

---

<sup>11</sup> Je cite d'après J. PÉREZ DE URBEL y A. GONZALEZ RUIZ-ZORILLA, *Historia silense*, Madrid 1959, p. 87. Ce passage a été reproduit par S. PELLEGRI, *Studi rolandiani e trobadorici*, in *Biblioteca di filologia romanza*, diretta da G. E. Sansone, n° 8, Bari 1964, pp. 88–89.

<sup>12</sup> Le texte a été publié plusieurs fois, en premier lieu (au moins aux temps modernes) par D. ALONSO, *La primitiva épica francesa a la luz de una nota emilianense*, Madrid 1954, p. 9.

gusta» ne peut avoir qu'un sens, c'est-à-dire que le roi vint à Saragosse, quelle valeur attribuer à «contigit ut regem cum suis ostis pausabit in Cesaragusta»? M. Damaso Alonso, à qui l'on est redevable aussi bien de l'édition de la dite *Nota* que de son exégèse, hésite lui-même: «En el más bárbaro latín nos dice el anotador que Carlos, con su ejército, se detuvo en Zaragoza (pausabit in Cesaragusta). La frase resulta ambigua: se detuvo; delante de las murallas o, como conquistador, dentro?<sup>13</sup>» A quoi il répond qu'étant donné que nous savons que Charlemagne ne prit pas la ville, la *Nota* ne peut qu'exprimer la même idée et ajoute-t-il, «del contexto se deduce que no entró en la ciudad<sup>14</sup>», le contexte auquel se réfère le savant espagnol étant forcément «Post aliquantulum temporis, suis dederunt consilium ut munera acciperet multa, ne affamis periret exercitum».

J'avoue que j'entends ce récit d'une autre façon. Sans doute Menéndez Pidal, adoptant l'explication de M. Alonso, réunit-il une série d'exemples où *posar* signifie «camper»: n'empêche qu'à mon avis il en tire des déductions inexactes. Si la phrase du *Cantar de Mio Cid* «Mio Cid posó en la glera» a bien le sens de «Mio Cid campa sur la grève (hors de Burgos)», l'exemple suivant, tiré du même texte, «vinieron a la noche en Segorve posar», il le traduit exactement par «ils vinrent faire halte la nuit à Segorbe». Mais c'est dire que «posar en Segorve» veut dire «faire halte à Segorbe», dans la ville, et non pas devant. Et si, toujours d'après le *Cantar*, «Mio Cid... vino posar sobre Alcocer» signifie «Mio Cid était venu camper au-dessus d'Alcocer», il est inutile même d'observer que si le Cid ne campa pas dans la ville, mais au-dessus, cela résulte du fait que le sens précis de *posar* est déterminé par *sobre*. Généralisons donc en disant que la valeur exacte de *posar* est fixée par la préposition qui suit. Lorsque Menéndez Pidal prétend que ces exemples suffisent pour qu'on en puisse déduire que Charles campa devant la ville de Saragosse, les conclusions dépassent les prémisses: il n'hésite pas, en d'autres termes, à solliciter son texte pour le faire coïncider avec les données des annalistes francs.

<sup>13</sup> D. ALONSO, *op. cit.*, p. 25.

<sup>14</sup> D. ALONSO, *op. cit.*, p. 27.



Car «*pausabit in Cesaragusta*» ne peut dire que ceci, que le roi campa *dans* Saragosse», cette action pouvant être rendue dans le *Cantar de Mio Cid* aussi bien par *a* que par *en*, puisque «posaré *a* San Serván», «j'irai loger à...» est exactement l'équivalent de «...*en* San Serván»<sup>15</sup>. Mais elle ne peut l'être par autre chose. Nous concluons donc que Charlemagne, après qu'il se fut dirigé vers Saragosse, prit la ville dans laquelle il demeura un certain temps. Cela fixé, le reste de la scène s'explique le mieux du monde. Qu'est-ce en effet que cette armée franque qui, si on accepte la traduction de Menéndez Pidal, campe en dehors de la ville, mais meurt cependant de faim? Ceux qui meurent de faim, lors des sièges de villes, ce sont les assiégés, et non les assiégeants, qui ont toujours la possibilité de se ravitailler dans les campagnes environnantes. Il faut donc, pour qu'elle soit tenaillée par la famine, que l'armée franque, après avoir pris Saragosse, y ait été assiégée par les Sarrasins, si bien que, Charles ayant réuni son conseil, accepta la suggestion qu'on lui proposait, de vider la ville moyennant versement d'une grosse somme d'argent par l'assiégeant. Nous surprenons donc Menéndez Pidal envoûté par les annalistes francs, quand il dit que «Saragosse versa une rançon»<sup>16</sup>. C'est vrai, ou presque: mais Saragosse, ici, est une ville prise et occupée par les troupes franques, une ville qui reprend sa liberté du fait de la position, devenue impossible, des troupes royales qui s'y trouvaient enfermées.

En bref, la relation de la *Nota Emilianense* fournit de cet épisode un récit très différent de celui que nous devinons à travers les données des historiographes francs. Charles, je le répète, arrive devant Saragosse, prend et occupe la ville mais s'y trouve emprisonné comme dans une souricière; et cela non seulement «*aliquantum temporis*», mais suffisamment longtemps pour que son armée ait à subir les affres de la famine. Sans doute y aurait-il eu l'éventualité d'une sortie en masse des Francs: mais elle était trop aléa-

---

<sup>15</sup> Pour cet exemple en particulier, voir *Cantar de Mio Cid*, vol. II, in *Obras completas de R. Menéndez Pidal*, t. I, Madrid 1945, p. 807. Sur l'ensemble du problème, voir MENÉNDEZ PIDAL, p. 428.

<sup>16</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 428.

toire, et le roi préféra la solution que lui offrait l'ennemi, qu'il s'en allât moyennant la compensation de «munera multa».

Quelle est maintenant la relation qui existe entre le texte de la *Nota* et celui du Moine Seminense? Pellegrini, qui a consacré quelques lignes à ce petit problème, dit justement qu'il y a trois hypothèses possibles: ou bien que la *Nota* est basée sur le texte du Seminense, ou bien que ce dernier s'est inspiré de la *Nota*, ou enfin que les deux textes dépendent d'une source commune. Etant donné, dit-il, que «non è pensabile che uno storiografo come il Monaco di Silos abbia attinto alle righe sgrammaticate e semivolgari di un casuale moncherino disperso entro uno spazio bianco, e poichè d'altra parte le fonti sue... sono bene individuate, non regge che la prima ipotesi», à savoir que la *Nota* dépend du Moine Seminense. Et il conclut: «La *Nota emilianense* è dunque posteriore al cosiddetto Monaco di Silos, cioè almeno posteriore al 1110; e potrebbe esserlo di parecchio, data l'incertezza delle determinazioni paleografiche<sup>17</sup>».

Mais c'est oublier aussi bien la date à laquelle a écrit le Moine Seminense, que celle que l'on s'accorde à attribuer à la *Nota Emilianense*. Pour le premier, Menéndez Pidal a observé avec raison qu'on a mainte fois traité de son activité littéraire – il renvoie, en ce qui concerne la bibliographie du sujet, à un article de M. J. Horrent<sup>18</sup>, qu'il complète par différentes indications<sup>19</sup> – et il pense quant à lui que «notre moine a dû écrire, déjà très vieux, peu de temps après la mort d'Alphonse VI de Castille (juin 1209)». En ce qui concerne la *Nota Emilianense*, M. Gonzalo Menéndez Pidal, dans un travail aussi pondéré que convainquant<sup>20</sup>, la daterait du troisième tiers du XI<sup>e</sup> siècle, le rajeunissement proposé par M. Walpole<sup>21</sup> ne démontrant qu'une chose, l'insuffisance des connaissances

<sup>17</sup> S. PELLEGRINI, *op. cit.*, p. 94.

<sup>18</sup> J. HORRENT, «Chroniques espagnoles et chansons de geste», in *Le Moyen Age*, vol. LIII (1947), pp. 271-277.

<sup>19</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 148, note 1.

<sup>20</sup> G. MENÉNDEZ PIDAL, «Sobre el escritorio Emilianense en los siglos X a XI», in *Boletín de la Real Academia de la Historia*, vol. CXLIII (1958), pp. 1-19.

<sup>21</sup> R. N. WALPOLE, «The *Nota Emilianense*. New Light (But how much?) on the Origin of the Old French Epic», in *Romance Philology*, vol. IX (1956), pp. 370-71 et vol. X (1957), pp. 1-18.

paléographiques de son auteur<sup>22</sup>. C'est dire que, jusqu'à preuve du contraire, la *Nota* est antérieure de trente ou quarante ans à la chronique du Seminense.

En ce qui concerne les deux textes, leur teneur, au sujet de Saragosse, paraît se contredire : mais nous allons voir qu'il n'en est rien. J'ai dit tout à l'heure que, si l'on ne sollicite pas les textes, et si on les laisse dire ce qu'ils nous disent, nous sommes en présence d'une tradition, que j'appellerais espagnole, qui consiste en ceci, que Charles a bien pris la ville, mais que craignant de ne pouvoir s'y maintenir du fait du manque de ravitaillement, il avait suivi les conseils de son état-major, qui lui aurait suggéré d'accepter l'offre des Sarrasins consistant en une grosse somme d'or comme rémunération de la retraite des Francs. Quant au Moine Seminense, nous savons qu'il nous montre le roi franc arrivant devant Saragosse, puis, «more Francorum auro corrupto», il ne se préoccupe pas le moins du monde de batailler contre les païens pour la Sainte Eglise, et préfère s'en aller. En un mot, ce texte ne dit pas – et c'est la seule différence qui le sépare de la *Nota* – que Charles a pris la ville. Mais c'est qu'il ne pouvait pas le dire, à moins de tomber dans une grave contradiction : le Moine, en effet, insiste sur ceci que «usque Carolus, quem infra Pireneos montes quasdam civitates a manibus paganorum eripuisse Franci falso asserunt», si bien qu'il lui était impossible d'écrire que Charles avait pris Saragosse, la ville la plus importante de la région. Il s'est donc contenté de nous le montrer arrivant sous les murs de la cité.

\*

Après avoir parlé des otages remis à Charles par Abinolarbi et Apotauro, les *Annales Mettenses priores* font état de «Pampilona firmissima civitate capta atque destructa», et enfin des «Hispanis Wasconibus et Nabarris subiugatis», de sorte qu'elles résument la campagne par les mots que j'ai déjà mentionnés, le roi «victor in patriam reversus est».

---

<sup>22</sup> Voir MENÉNDEZ PIDAL, p. 48.

Ayant déjà traité ailleurs de ces *Hispani Wascones* et de ces *Navarri*<sup>23</sup>, je ne ferai ici, une fois de plus, que résumer mon argumentation, qui du reste coïncide dans son essence avec la façon de voir de Ramón de Abadal<sup>24</sup>. Cette triple mention ethnique, ai-je observé, qui se retrouve dans les *Mettenses posteriores*, fait place dans la *Chronique* de Réginon aux seuls *Wascones*. Et si les *Annales royales* qui s'étendent jusqu'en 801 reviennent à notre triple désignation, les mêmes *Annales* qui vont jusqu'en 829, ne parlent elles aussi que de *Wascones*, ce qui est également le cas d'Eginhard dans sa *Vita Karoli* et du Poeta Saxo.

Comment maintenant expliquer ce remplacement des *Hispani Wascones* par les *Wascones* tout seuls? Etant donné que chacun savait, en France et ailleurs, que Charles avait subi une cuisante défaite dans les Pyrénées, mais que ce sujet était strictement interdit par la censure, les premiers annalistes qui usèrent une vague et inoffensive allusion à ce peu glorieux fait d'armes mentionnèrent, aux côtés des «Navarri», les «Hispani Wascones»: c'est-à-dire qu'ils usèrent d'une dénomination aussi vague que savante, qui se prêtait admirablement à l'usage qu'on entendait en faire. Aux ignorants, le premier élément «Hispani» suggérerait qu'il s'agissait de quelque peuplade d'au-delà des Pyrénées; pour les rares savants qui consentaient à être dupes, c'était une désignation ethnique peu usitée, appliquée parfois à une partie plus ou moins importante de ce que nous appelons la Gascogne. Avec raison, Mme Lejeune<sup>25</sup> a rapproché ces «Hispani Wascones» de la «Spanoguasconia» du Cosmographe de Ravenne, lequel en parle comme d'une «munitissimam patriam... circumvallatam ex tribus partibus Alpinis montibus et a quarto latere... Oceano», c'est-à-dire le golfe de Gascogne: ce qu'il prétend confirmer dans un autre passage où il dit que ce golfe «tanguit... Guasconiam, quae Equitania dicitur et hunc Spanoguasconia<sup>26</sup>», cette Guasconia, d'après lui, comprenant douze villes,

<sup>23</sup> *Préhistoire*, p. 81 sqq.

<sup>24</sup> R. DE ABADAL, *art. cit.*, pp. 57-60.

<sup>25</sup> R. LEJEUNE, «Localisation de la défaite de Charlemagne aux Pyrénées en 778, d'après les chroniqueurs carolingiens», in *Coloquios de Roncesvalles...*, p. 31.

<sup>26</sup> RAVENNATIS ANONYMI *Cosmographia et Guidonis Geographica*, ed. M. PINDER et G. PARTHEY (Neudruck der Ausgabe 1869), Aalen 1962, p. 148.

dont six seulement sont identifiables, étant donné les graphies impossibles sous lesquelles leurs noms nous sont parvenus, «Lacura» étant vraisemblablement Lectoure (Gers), «Autiz» Auch (Gers), «Censerannis» le Couserans (Ariège), «Combinias» le Comminges, «Bigorrias» la Bigorre, «Elusa» Eauze (Gers) et «Vasatis» peut-être Bazas (Gironde). Indications qui ne sont pas des plus claires, puisque d'un côté le Ravennate prétend que sa «Spanoguasconia» touche à l'Océan, et que de l'autre il n'y situe que des villes de l'intérieur des terres. Et puis, nous ne savons pas à quelle époque s'applique son affirmation que «Guasconia» est la même chose que «Spanoguasconia». S'il est vraisemblable, comme l'a dit Grenier<sup>27</sup>, que la *Cosmographia* du Ravennate est une compilation due à un moine du haut moyen âge, «du IX<sup>e</sup> siècle semble-t-il, du temps de la Renaissance carolingienne, abrégeant des documents du V<sup>e</sup> siècle», nous serons tentés de voir dans «Spanoguasconia», et par conséquent dans l'ethnique correspondant «Hispani Wascones», des termes aussi savants que vagues, comme je l'ai dit plus haut; des termes que les érudits de l'an 800 utilisaient sans que pour eux ils aient eu un sens bien précis. Ce qui convenait à merveille aux rédacteurs de la première édition des *Annales royales* et des deux des *Annales Mettenses*.

Pour nous, du reste, le seul fait vraiment intéressant est que les textes postérieurs ont remplacé le fantôme qu'était «Hispani Wascones» par un adjectif bien plus précis, terriblement plus précis: «Wascones». Car cette dénomination ne peut avoir que la signification qu'elle a presque toujours sous la plume des historiens du temps, celle de «Gascons» – de même que la «Wasconia» est le nom latinisé de la «Gascogne» –, et non point comme on l'a voulu, celle de «Basques». C'est dire que la bataille des Pyrénées n'a nullement été une simple embuscade perpétrée par des montagnards, mais un fait de guerre beaucoup plus grave, organisé sans doute par le duc même de Gascogne. Si celui-ci avait laissé passer le roi et ses Francs lorsque, quelques semaines auparavant, ils se dirigeaient vers le sud, il n'y avait eu là rien que de très naturel, puisque

---

<sup>27</sup> A. GRENIER, *Manuel d'archéologie gallo-romaine*, 2<sup>e</sup> partie, *Les routes*, Paris 1934, pp. 138–39.



Charles partait en vainqueur présumé, que tous savaient qu'il se présentait comme l'allié de Sulaiman et des siens. Mais lors du retour, les circonstances étaient bien différentes : le roi n'avait plus que des ennemis au sud des Pyrénées et, en l'occurrence, un secours venant du nord était impossible. Il était donc tentant pour le duc de profiter de l'échec de Charles devant Saragosse, et plus encore de la démoralisation de l'armée franque alors qu'elle se trouva forcée de prendre le chemin du retour sans même avoir combattu, et que pour elle cette retraite confinait à la déroute, effectuée qu'elle était dans la peur, la hâte et le désordre, pour essayer de récupérer au moins une indépendance partielle, et de voir se relâcher les liens qui, à son corps défendant, l'unissaient au pouvoir central.

Le passage des «Hispani Wascones et Navarri» au simple «Wascones» se présente donc à nous comme un redressement, une rectification de l'histoire officielle. Au récit tel que l'avait autorisé la censure, pendant tout le règne de Charles et même après, se superpose une relation de l'embuscade, brève d'abord, mais sans doute exacte, dans les *Annales royales* jusqu'en 829, plus détaillée ensuite chez Eginhard.

Nous avons du reste un phénomène un peu semblable, quoiqu'il ne s'agisse ni d'un redressement ni d'une rectification, mais simplement de l'introduction d'un détail inédit, avec les indications concernant les victimes principales de l'embuscade de Roncevaux. Indications qui, cela va sans dire, ne pouvaient trouver place dans les textes où ce fait d'armes avait été prudemment passé sous silence : il n'en est pas moins intéressant de voir que la première relation de l'expédition d'Espagne qui mentionne ces victimes, les *Annales royales* jusqu'en 829, s'en tient encore à une indication, vague autant sans doute qu'exagérée – détail qui laisse entrevoir la forte impression laissée dans le public par la déroute de Charles – qu'«in hoc certamine plerique aulicorum, quos rex copiis praefecerat, interfecti sunt». Ce n'est que peu après que la *Vita Karoli* d'Eginhard, composée d'après Halphen entre 829 et 836<sup>28</sup>, fournit des noms, lorsqu'elle dit qu'«in quo praelio Eggihardus regiae mensae praepositus, Anshelmus comes palatii et Hruodlandus Brittan-

---

<sup>28</sup> L. HALPHEN, *op. cit.*, pp. 98–103.

nici limitis praefectus cum aliis compluribus interficiuntur», la mention de Roland, on le sait, étant plus que vraisemblablement postérieure à celle des deux autres personnages<sup>29</sup>. Mais il convient de noter que cette précision n'a pas été accueillie par tout le monde: il est curieux de voir que le Poeta Saxo s'en tient à l'idée des chefs anonymes, lorsqu'il nous montre la tourbe des brigands

ingentem rapuit praedam, pluresque necavit.

Namque palatini quidam cecidere ministri.

C'est que, comme l'a bien observé Pellegrini<sup>30</sup>, le Poeta a mis en hexamètres les *Annales royales* jusqu'en 829, et qu'en l'occurrence il s'est contenté de remplacer le «plerique aulicorum» de son modèle par les «palatini ministri».

Mais, cela dit, nous n'en avons pas fini avec les interprétations personnelles. Ces *Annales*, en effet, après avoir montré les Gascons aux aguets sur les hauteurs, se jetant sur l'arrière-garde franque de telle sorte que «totum exercitum magno tumultu perturbant», affirment – et c'est le passage même qui nous a retenus il y a une minute – qu'«in hoc certamine plerique aulicorum, quos rex copiis praefecerat, interfecti sunt, direpta impedimenta, et hostis propter notitiam locorum statim in diversa dilapsus est». Passage que Menéndez Pidal traduit ainsi: «Là trouvèrent la mort la plupart des grands dignitaires de la cour royale, auxquels le roi avait confié les équipages et les approvisionnements de l'armée; les *impedimenta* furent pillés, et l'ennemi, qui connaissait bien le terrain, se dispersa dans toutes les directions<sup>31</sup>». Traduction inexacte d'après Pellegrini<sup>32</sup>: opinion que j'accepte pleinement, puisque je dirais même qu'elle est inutilement inexacte. Sans doute l'illustre savant espagnol tente-t-il de l'étayer par cette note: «En termes militaires, le mot *copia*, ordinairement au pluriel, peut se traduire aussi bien par: «forces, armée» que par «provisions, *impedimenta*». Fawtier (p. 156) et d'autres traducteurs choisissent la première acception; je

<sup>29</sup> *Préhistoire*, p. 110.

<sup>30</sup> S. PELLEGRINI, *op. cit.*, p. 63.

<sup>31</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 204.

<sup>32</sup> S. PELLEGRINI, *op. cit.*, p. 67.



choisis la seconde, car si l'attaque a porté sur l'arrière-garde, ceux qui commandaient toute l'armée ne pouvaient trouver la mort<sup>33</sup>.»

Il est exact que le *Thesaurus* enregistre le pluriel *copiae*, comme terme du langage militaire, soit avec la valeur de «troupes», soit avec celles de «cibaria, frumentum, penus, victus, alimenta, annonae»<sup>34</sup>, c'est-à-dire de «vivres, provisions» en général, et de «céréales» plus spécialement: mais jamais avec celle d'«équipages» ou de «train des équipages». Il est donc plus qu'osé de voir dans les aulici des «grands dignitaires de la cour royale» chargés de la garde des approvisionnements: les officiers de l'intendance, au moins dans les armées modernes n'ont jamais été des foudres de guerre, ni des hauts fonctionnaires de la cour. Nulle raison donc d'attribuer à *copiae* un sens autre que celui de «troupes». Et quant au «plérique aulicorum», nous avons vu qu'il ne s'agissait probablement que d'une exagération de l'écrivain, exagération du reste symptomatique.

Là où Menéndez Pidal a raison, ou presque, c'est quand dans sa note il ajoute que le Poeta Saxo a compris le *copiae* des *Annales royales* jusqu'en 829 comme s'appliquant aux bagages, aux équipages. Mais il ne s'agit sans doute que d'une interprétation personnelle et tendancieuse de cet auteur, qui, s'il nous fournit bien, comme nous l'avons vu, un texte voisin de celui des *Annales royales* remaniées, en diffère toutefois sur un point, lorsqu'il fait des Basques assaillants de vulgaires brigands. Il nous dit en effet que

Fit pavor hinc exercitibus, subitoque tumultu  
turbantur, victrix latronum turba nefanda  
ingentem rapuit praedam, pluresque necavit.  
Namque palatini quidam cecidere ministri;  
Commendata quibus regalis copia gazae  
predones illos spoliis ditavit opimis.  
His gestis, hostes vasti per devia saltos  
fugerunt...

---

<sup>33</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 204, note 1.

<sup>34</sup> *Thesaurus linguae latinae*, vol. IV, col. 901.

A propos de ces détails et de quelques autres de moindre importance, qui sont particuliers au Poeta Saxo, Pellegrini s'est demandé quelle était leur provenance. L'un ou l'autre sont tirés de la *Vita Karoli* d'Eginhard, comme la mention de la fuite des brigands à la faveur de la nuit: mais, dit-il avec raison, exception faite de cette *Vita* et des *Annales royales* jusqu'en 829, «nessuno finora ha potuto indicare altre fonti di carattere storiografico a quanto il Poeta Sàssone sa sugli avvenimenti del 777 e del 778<sup>35</sup>». Comment alors expliquer certaines références à des événements dont ces deux textes ne parlent pas? Faut-il faire appel, comme l'a proposé Menéndez Pidal, à un chant d'actualité, à quelque poème sur la malheureuse expédition d'Espagne qui, en particulier, «devait amplifier la description du grand butin recueilli par les agresseurs<sup>36</sup>»? Pellegrini rejette cette hypothèse, et je ne puis que lui donner raison. Pour m'en tenir aux détails de la bataille, détails qui nous intéressent directement, il admet que de même que celui des fonctionnaires du palais chargés de la garde des approvisionnements, le Poeta Saxo ne fait rien d'autre que d'arranger à sa façon le «plerique aulicorum, quos rex copiis prae-fecerat» des *Annales royales* jusqu'en 829<sup>37</sup>. A l'argumentation du savant italien, j'ajouterais que dans son œuvre, intitulée *Annales de gestis Caroli Magni imperatoris*, le Poeta Saxo entend bien porter Charlemagne aux nues: ne pouvant nier l'échec de Roncevaux, ni le passer sous silence parce que désormais il avait été enregistré par Eginhard dans sa *Vita Karoli*, il l'a édulcoré en en faisant une attaque perpétrée par des brigands, qui s'intéressaient avant tout au trésor que le roi emportait avec lui. On était à plus de cent ans des événements, et rares étaient les lecteurs capables de se rendre compte de la distorsion des événements exécutée par notre auteur.

\*

---

<sup>35</sup> S. PELLEGRINI, *op. cit.*, p. 65.

<sup>36</sup> MENÉNDEZ PIDAL, pp. 296-297.

<sup>37</sup> S. PELLEGRINI, *op. cit.*, p. 67.

Il n'est pas de romaniste qui ne connaisse les pages suggestives dans lesquelles Menéndez Pidal traite de l'épique français, de cette «poésie qui vit de variantes<sup>38</sup>». Utilisant comme tremplin ces romances espagnols qu'il connaissait si bien, il parle d'abord du romance de *Gerineldo*, dont il dit qu'en étudiant cinq cents versions de ce poème, «nous observons que toutes sont semblables en leur substance», et que, parmi elles, un grand nombre sont presque semblables dans la majorité de leurs vers, mais que «pourtant on trouve difficilement, dans une version, un vers identique à celui d'une autre version. Tous les vers présentent des variantes, importantes ou légères». Preuve, conclut-il, «que chaque récitant considérait la chanson comme une propriété personnelle, bien que faisant partie d'un patrimoine collectif». Mais ce n'est pas tout. «Dans les cinq cents versions de *Gerineldo*, on observe, outre les variantes légères, spontanées ou de circonstance, d'autres variantes d'une portée considérable, qui modifient tel détail de la narration ou introduisent tel bref épisode nouveau». C'est qu'«un récitant à l'imagination plus active a introduit cette variante importante, qui est devenue traditionnelle, c'est-à-dire qu'elle a été acceptée, arrangée ou complétée par d'autres chanteurs successifs», que «des modifications de ce genre ont donné naissance à diverses versions, de contenu narratif différent», versions qui «permettent de répartir les cinq cents versions du *Gerineldo* en plusieurs groupes, localisés en diverses régions sur le sol de la péninsule ibérique<sup>39</sup>».

Même phénomène en ce qui concerne les récits épiques, ceux relatifs à l'épisode de Roncevaux en particulier. Antérieurement déjà à Menéndez Pidal – dont l'édition espagnole de la *Chanson de Roland y el neotradicionalismo* date de 1959 – M. Jean Rychner, en 1955<sup>40</sup>, avait observé que «la version V<sup>4</sup> du Roland ajoute à celle d'Oxford le récit de la prise de Narbonne, des différentes tentatives de fuite de Ganelon, amplifie la mort de la belle Aude», que les versions rimées amplifient encore cette base, le nombre de

<sup>38</sup> MENÉNDEZ PIDAL, p. 51 sqq.

<sup>39</sup> MENÉNDEZ PIDAL, pp. 54–55.

<sup>40</sup> J. RYCHNER, *La chanson de geste. Essai sur l'art épique des jongleurs*, in *Société de publications romanes et françaises sous la direction de Mario Roques*, CIII, Genève et Lille 1955, p. 32.

leurs vers étant finalement plus du double de celui de *O*», ajoutant que dès l'époque de la rédaction d'Oxford, j'ai moi-même prouvé qu'il existait plusieurs versions de certains épisodes du Roland<sup>41</sup>. Si bien que Menéndez Pidal conclut qu'«en somme une chanson de geste se différencie des autres textes français médiévaux par le fait que ses manuscrits ne peuvent se réduire à un texte original unique», qu'«il faut publier séparément chaque manuscrit, ou tout au moins associer ceux qui appartiennent au même groupe, lorsque la chose est réalisable<sup>42</sup>», et qu'il importe de «reconnaître cette vérité fondamentale: chaque manuscrit d'une chanson de geste représente un fait unique, profondément distinct des autres manuscrits de la même famille, tout comme chaque récitation orale est un fait unique, qui ne se répète jamais de la même manière».

Car il est notoire que c'est par la transmission orale que Menéndez Pidal explique la présence des variantes tant dans les romances que dans les récits épiques. Loin de moi, certes, la prétention de récuser absolument ou même de réduire le rôle des jongleurs dans les modifications des textes dont ils régalaient les auditeurs. Mais il faut bien avouer que ce n'est ni par le truchement des jongleurs, ni sur les champs de foire que les lettrés prenaient connaissance des faits historiques transmis par les annalistes. Pour nous en tenir à l'unique récit que nous avons examiné dans les pages qui précèdent, celui relatif à l'expédition d'Espagne, nous avons devant nous des textes brefs et des récits plus circonstanciés, et aussi des textes de moyenne dimension, qui ne sont ni courts ni très détaillés. A-t-on allongé des données brèves ou a-t-on au contraire raccourci les données moins incomplètes? Leur examen permet de conclure que les textes sont brefs parce qu'ils ont été limés, les uns jusqu'à la corde. Mais les textes plus longs eux-mêmes n'appartiennent pas tous à la même catégorie: il y a ceux qui passent sous silence le désastre de Roncevaux, et il y a ceux qui en parlent, et il y a même le Poeta Saxo qui le tra-

---

<sup>41</sup> P. AEBISCHER, *Rolandiana borealia. La Saga af Runzivals bardaga et ses dérivés scandinaves comparés à la Chanson de Roland. Essai de restauration du manuscrit français utilisé par le traducteur norrois*, in *Université de Lausanne. Publications de la Faculté des Lettres*, XI, Lausanne 1954, pp. 281-290.

<sup>42</sup> MENÉNDEZ PIDAL, pp. 62-63.

vestit en épisode de brigandage. Ces derniers étant plus récents, on est tenté de croire que c'est pour ne pas déplaire à la cour royale que les annalistes, en un premier moment, ont passé sous silence le fait, peu glorieux pour Charles, de la surprise de Roncevaux, alors qu'en un second temps ils ont accueilli les souvenirs laissés par le passage des Pyrénées, souvenirs que, par un nouvel acte de déférence servile vis-à-vis du pouvoir, le Poeta Saxo a rendus à sa façon.

Voilà pour les données générales. Mais nos textes annalistiques, nous le savons, n'ont pas un moment d'hésitation à modifier les situations tant dans le lieu que dans le temps, de même aussi que les détails, tel celui des otages livrés à Charles par ses alliés sarrasins; ils n'hésitent pas non plus à procéder à des changements concernant certains épisodes, comme lorsque certains d'entre eux parlent, en termes plus ou moins obscurs, de la prise de Saragosse par les Francs, tandis que d'autres s'en tiennent aux données traditionnelles, à savoir que Charles a dû se contenter d'assiéger vainement la ville. Et d'aucuns vont même jusqu'à introduire dans leur récit des détails qui proviennent de leur seule imagination, tel celui de l'énorme somme d'or donnée par les chefs sarrasins à Charlemagne, pour ne pas parler du topos du retardement du cours du soleil, topos accueilli à une date relativement tardive par les *Annales Anianenses*<sup>43</sup>.

Allongements et raccourcissements, transpositions d'épisodes, élagages de tels faits ou de tels autres, introductions de topoi, voilà ce que nous rencontrons aussi bien dans les savants récits des annalistes et des historiographes que dans la littérature des romances ou des récits épiques, la seule différence séparant les uns des autres étant que les premiers ont souvent tendance à raccourcir, et les jongleurs au contraire à allonger. Mais le procédé est toujours le même: il y a partout tripatouillage, plus ou moins artistique, plus ou moins intelligent. Etant donné, je le répète, que les annalistes ne péroraient pas sur les places publiques, qu'ils ne récitaient pas par cœur les pages qu'ils avaient écrites dans la solitude de leurs cellules, il faut, pour expliquer l'ensemble de ces phéno-

---

<sup>43</sup> MENÉNDEZ PIDAL, pp. 530-31.



mènes qui concernent et englobent tant une partie de la littérature parlée qu'une partie de la littérature écrite, avoir recours à une explication plus générale que celle de la transmission orale: nous dirons donc qu'il s'agit de transmission, quelle qu'elle soit. De même que de nos jours la télévision nous propose des scènes historiques plus ou moins revues et corrigées, plus ou moins assaisonnées au goût du jour, plus ou moins asservies aussi aux tendances politiques des opérateurs ou des autorités desquelles ils dépendent, ainsi cette autre expression artistique qu'était la poésie épique était-elle assujettie à la mode, certes, mais surtout aux nécessités, aux mots d'ordre auxquels les écrivains devaient obéir. Mais, dans le cas qui nous occupe, il y avait à peine une distinction entre poésie épique et histoire de l'expédition d'Espagne: l'histoire, l'historiographie, dirons-nous mieux, la relation des faits historiques étant dans son essence une œuvre d'art, une réélaboration des faits, était par conséquent soumise aux mêmes lois que la poésie.

Si, par la réintégration de l'épisode de Roncevaux dans l'histoire de Charlemagne il est probable que les *Annales royales* jusqu'en 829, suivies par Reginon, auront eu recours à des sources orales, à des souvenirs de combattants qui échappèrent au désastre, il n'en est pas moins extrêmement improbable, pour ne pas dire impossible, que les autres éléments traditionnels eussent été connus des annalistes par la transmission orale: ils disposaient de textes antérieurs qui ont disparu, ou d'indications fournies par des témoins et qui reflétaient plus ou moins la vérité. Mais, à côté de cet élément livresque, ou, pour lui donner un qualificatif plus général, traditionnel, tout annaliste se sentait le droit, lorsqu'il lui paraissait que quelque chose était incomplet dans son récit, dans le matériau qu'il utilisait, ou dont il prétendait faire usage, de le compléter, de l'organiser, de le modeler en inventant ou en ayant recours à des intromissions que j'appellerai parahistoriques.

En un mot, si le traditionalisme constituait bien l'armature des récits à nous laissés par les annalistes et les historiographes de cour, il n'en est pas moins vrai que l'individualisme, l'invention, l'intrusion personnelle n'en avait pas moins son mot – je dirais plutôt: ses mots – à dire. Tant l'annalistique, par conséquent, que

la poésie épique, qu'elle soit longue ou qu'elle soit brève, peu importe, obéissent aux mêmes lois.

Cela posé, il nous importe de voir si ce traditionalisme tempéré de l'histoire est en communication directe avec celui des auteurs de chansons de geste. Certes, j'ai écrit, non sans me laisser entraîner peut-être par l'amour du paradoxe, que «pour ce qui a trait à la mythification de l'expédition de 778 et à ses lointaines origines, on peut dire... qu'elle a trouvé, non seulement un terrain de culture, mais certains éléments primordiaux, essentiels, dans l'ambiance même de la cour carolingienne, c'est-à-dire dans le souci de la censure impériale de cacher le désastre des Pyrénées, d'en minimiser les conséquences, de conserver au roi sa réputation de chef invincible. Les journalistes de l'époque – continuais-je –, soit les annalistes, avec une discipline et un ensemble remarquables, ont suivi religieusement, et pendant des dizaines d'années, le mot d'ordre venu de haut, de très haut sans doute, qui consistait à jeter un voile sur les événements de Saragosse, de Pampelune, de Roncevaux, et aussi à transmuter une inglorieuse expédition et une sanglante défaite en une guerre lardée de victoires»<sup>44</sup>.

Il est évident que l'atmosphère de silence imposée par les autorités pour des raisons d'ordre et aussi de prestige ne pouvait que favoriser, que suggérer et fomenter les ragots, les racontars des ennemis du régime. Et c'est dans cette ambiance qu'ont pu se produire certaines simplifications, certaines généralisations, comme celle qui consista à substituer aux Gascons l'ennemi traditionnel, classique, les Sarrasins. On peut donc raisonnablement penser que peu d'années après l'expédition de 778, il circulait en France des on-dit de ce genre: que Charles, s'étant rendu avec une grande armée en Espagne, parvint jusqu'à Saragosse, ville dont il ne put s'emparer; qu'à son retour en France, il fut surpris sur ses arrières par les Sarrasins, qui anéantirent l'arrière-garde, tuant les principaux chefs, dont Roland. Histoire qui est, inutile même de le souligner, le leitmotiv du *Roland* d'Oxford.

Mais cela ne signifie nullement que, comme le voudrait Menéndez Pidal, il y eût alors déjà des chants épiques sur la bataille de

---

<sup>44</sup> *Préhistoire*, pp. 93–94.



Roncevaux. Cet auteur a voulu faire un sort, entre autres<sup>45</sup>, au détail des otages et de l'énorme rançon remise par les Sarrasins à Charles, détail qui, nous le savons, apparaît dans les *Annales Mettenses posteriores*, puis chez Reginon, cet épisode du siège de Saragosse et de l'énorme rançon qui dit-il, «s'écarte brusquement de toute la tradition annalistique antérieure» et qui serait à la base, d'après lui, de la double ou triple scène du *Roland d'Oxford* où Blancandrin, suggérant à Marsile d'offrir quantité de richesses et de nobles otages pour se débarrasser de Charles et l'induire à rentrer en France, se voit chargé par son souverain de faire au roi des Francs précisément ces propositions: tradition, ajoute Menéndez Pidal, qui a comme trait d'union dans le temps le thème des «munera multa» de la *Nota Emilianense*.

Le moins qu'on puisse dire est que s'il y a tradition, elle est très approximative. Pourquoi, en effet, Blancandrin propose-t-il à Marsile d'envoyer à Charlemagne trésors et otages, et pourquoi, une fois arrivé au camp des Francs, fait-il ces offres à l'empereur? Il n'y a qu'à lire le *Roland d'Oxford*. «Ore ne vus esmaiez!» dit Blancandrin au Sarrasin,

«Mandez Carlun, a l'orguillus e al fier,  
Fedeilz servises e mult grant amistez,  
Vos li durrez e leons e chens,  
Set cenx camelz e mil hosturs muers,  
D'or e d'argent. IIII. C. muls chargez,  
Cinquante cars qu'en ferat carier:  
Bien en purrat luer ses soldeiers.  
En ceste tere ad asez osteiet:  
En France, ad Ais, s'en deit ben repairer.  
Vos le sivre a la feste seint Michel,  
Si recevrez la lei de chrestiens,  
Serez ses hom par honur e par ben,  
S'en volt ostages, e vos l'en enveiez,  
U dis u vint, pur lui afiancer.  
Enveiuns i les filz de noz muillers:  
Par num d'ocire i enveierai le men...» (vers 27-43)

<sup>45</sup> MENÉNDEZ PIDAL, pp. 299-301.

Marsile est vite convaincu. Aussi tient-il ce discours à Blancandrin, qu'il charge de l'ambassade :

«Si me direz a Carlemagne le rei  
Par le soen Des qu'il ait mercit de mei.  
Ja einz ne verrat passer cest premer meis  
Que jol sivrai od mil de mes fedeilz,  
Si recevrai la chrestiene lei,  
Seraï ses hom par amur e par feid.  
S'il voelt ostages, il en avrat par veir». (vers 81–87)

Devant Charles entouré de ses fidèles, Blancandrin ne fait donc que répéter ce qui lui-même et Marsile ont dit auparavant :

«Iço vus mandet reis Marsilies li bers :  
Enquis ad mult la lei de salvetet.  
De sun avoir vus vult asez duner,  
Urs e leuns e veltres enchaînez,  
Set cenx cameils e mil hosturs muez,  
D'or e d'argent. IIII. cenx mulz trussez,  
Cinquante care que carier en ferez ;  
Tant i avrat de besanz esmerez  
Dunt bien purrez vos soldeiers luer.  
En cest païs avez estet asez ;  
En France ad Ais devez bien repaïrer.  
La vos sivrat, ço dit, mis avoez». (vers 125–136)

L'empereur, hésitant devant cette proposition inattendue, demande au Sarrasin quelles assurances il aura que Marsile sera fidèle à ses promesses. Et Blancandrin de lui répondre :

« – Vos par hostages», ço dist li Sarrazin,  
«Dunt vos avrez u dis, u quinze, u vint.  
Pa nun d'ocire i metrai un mien filz  
E sin avrez, ço quid, de plus gentilz.  
Quant vus serez el palais seignurill,

A la grant feste saint Michel del Peril,  
Mis avoez la vos sivat, ço dit.  
Enz en voz bains que Deus pur vos i fist,  
La vuldrat il chrestiens devenir». (vers 147-155)

C'est dire que la proposition de Marsile est double: d'une part, les bêtes rares et les quatre cents chars chargés de richesses constituent la contrepartie non seulement de la levée du siège de Saragosse par l'empereur, mais aussi, et surtout, de son départ de l'Espagne; d'autre part, le Sarrasin s'engage, et à se faire chrétien, et à devenir le vassal de l'empereur. Et c'est pour corroborer ce double engagement, qui évidemment ne deviendra effectif qu'une fois qu'il se sera rendu à Aix, qu'il offre les otages. En d'autres termes, richesses offertes à Charlemagne et otages ne se superposent nullement: leur raison d'être est nettement différenciée, et elle se comprend le plus facilement du monde, tandis que, comme nous le savons, dans les textes annalistiques les otages ont passé de Pampe-lune à Saragosse, où ils n'avaient que faire, pas plus du reste que la mention de la grosse somme d'or, dont les origines sont sensiblement plus récentes.

Qu'il s'agisse, dans le *Roland* d'Oxford, de lointains souvenirs de deux détails utilisés par les annalistes, c'est ce que je n'exclus pas absolument: mais il peut être question d'un topos, ou si l'on veut d'un double topos dont le poète a fait un usage personnel. En tout état de cause, l'origine de ce détail ne paraît nullement être une chanson épique qui aurait précédé le *Roland* d'Oxford, mais en dernière analyse, un souvenir livresque, un écho lointain des *Annales Mettenses priores*. Il y a tout lieu de croire, à mon avis, qu'il existe entre les données historiques, ou mieux entre les données fournies par les annalistes et les historiographes, et les thèmes-base de l'épique médiévale, un lien plus étroit et aussi plus subtil qu'on ne l'imagine. Si je ne crois pas à l'idée de Menéndez Pidal, qui imaginait qu'on aurait chanté de Roland et de ses hauts faits dès le lendemain de l'embuscade de Roncevaux, je suis persuadé par contre que le souvenir de cette malheureuse campagne s'est conservé pendant longtemps, non seulement chez les annalistes,

mais aussi dans le souvenir populaire.<sup>46</sup> On a insisté avec raison sur la culture latine que possédait l'auteur du *Roland* d'Oxford : pourquoi n'aurait-il pas connu les ouvrages des annalistes, la *Vita Karoli* par exemple, dont il aurait simplifié les données, en n'utilisant que les personnages de Charlemagne et de Roland, en remplaçant les Basques ou les Gascons par les Sarrasins ? Simplifications qu'il a pu trouver dans le *Roncevaux* qu'il a transformé, qu'il a construit, suivant son génie propre<sup>47</sup>.

---

<sup>46</sup> *Préhistoire*, p. 148 sqq.

<sup>47</sup> *Préhistoire*, p. 255 sqq.